

Compte rendu, opéra. Marseille, Opéra, le 15 novembre 2015. Verdi : I due Foscari. Leo Nucci

Atmosphère lourde, grave d'émotion contenue à l'Opéra de Marseille au lendemain des attentats qui ont endeuillé le pays. Minute de silence intense d'hommage aux victimes à la demande de l'Adjointe Déléguée à l'Opéra-Odéon et Art contemporain, remplaçant le Maire, **Marie-**



Hélène Féraud-Grégori. Comme je l'ai écrit et dit ailleurs, malgré la terreur barbare, justement même à cause de cela, la culture saigne mais signe, existe, persiste, portes grandes ouvertes à tous. Et sans doute la terrible circonstance n'a-t-elle fait que galvaniser encore plus un plateau exceptionnel pour une œuvre, qui sans l'être, est tout de même un jalon toujours intéressant à visiter, surtout eu égard à sa rareté, dans la prolifique production de Verdi. À Marseille, pourtant si verdienne, l'œuvre demeurerait insolitement inédite et inouïe et son Directeur Maurice Xiberras la présentait en version de concert, sans doute moins par prudence que par la fatalité économique des temps, mais avec une distribution où la présence de Leo Nucci, qui désirait présenter l'opéra à son ardent public de Marseille, justifiait à elle seule, l'entreprise.

I Due Foscari à Marseille : Hymne à la vie

L'œuvre. Créé en 1844 à Rome, dirigé par Verdi lui-même pour les premières représentations, l'opéra fut un triomphe mais sombra ensuite dans l'oubli, peut-être balayé par le succès des compositions de la riche décennie suivante ou à cause de la difficulté écrasante du rôle principal dévolu à un baryton. Francesco Maria Piave en tira le livret d'une pièce de Byron de 1821 située dans la Venise du *cuatrocento*, du XV^e siècle, une affaire de pouvoir comme celle mettant en scène le Doge de Gênes dans *Simone Boccanegra*. Elle met en scène un conflit cornélien entre le devoir et l'amour : le Doge Foscari, par respect des lois, même déchiré par l'amour paternel, laisse condamner son fils à l'exil, l'autre Foscari, donc, qui a eu la maladresse d'entrer en contact avec une puissance étrangère ennemie de la Sérénissime République, trahison qu'attesterait une lettre, par ailleurs inopportunément perdue. Le Sénat, le Conseil des Dix (magnifiques scènes de chœur), sont attisés par un ennemi implacable de rancœur, de haine, d'ambition : perdant le fils, malgré les supplications et imprécations de sa femme, il tente politiquement de couler le père. Pas de justice : reconnu innocent trop tard, le fils mourra, suivi du père, Doge aussi déposé. Pas de *lieto fine*, l'impitoyable Loredano vaincra et peut écrire : « Pagato ora sono ! », 'je suis enfin vengé !', un « enfin » qui ouvre une perspective rétrospective à la haine enfin satisfaite.

Interprétation. L'œuvre, s'inscrit après deux succès de Verdi, *Ernani* la même année avec le même librettiste et l'antérieur *Nabucco* (1841) dont il garde des traces, telle la scène d'hallucination du roi, frappant ici le ténor, héros et fils malheureux, et les prières et malédictions de sa femme qui rappellent, par les sauts extrêmes entre grave et aigus, ceux d'Abigaille, mais des traits de *I due Foscari* annoncent des œuvres postérieures : un bien modeste prélude de violoncelle

est peut-être une ébauche de la sublime entrée de l'air de Philippe II dans *Don Carlo*, la tessiture de baryton pour le rôle essentiel au détriment du ténor préfigure celle de *Simone Boccanegra* mais, surtout, les imprécations en faveur du Doge contre les Dix en défense de son fils, sont déjà celles de *Rigoletto* réclamant sa fille, son seul trésor.

À la tête de l'Orchestre Philharmonique de l'Opéra, **Paolo Arrivabeni**, d'une rare élégance, d'une précision alliée à la souplesse, attentif comme il sied dans l'opéra italien au confort des chanteurs, tire la quintessence d'une partition orchestrale qui n'a pas encore la richesse, bien plus tardive, du futur Verdi. Il met en relief des contrastes, détaille, certains timbres, harpe, flûte, clarinette, et cet alto et violoncelle d'un prélude, associés à situations, états d'âme : ce sont de beaux brouillons d'œuvres en devenir. Plusieurs valse ondule dans la partition.

Les chœurs, le premier cantonné à mi-voix du murmure de la calomnie et de la conspiration (**Emmanuel Trenque**), sont farouches et grandioses dans la haine collective et pleins d'allégresse dans la scène finale où la liesse populaire fait un fond cruel à la détresse déchirante du vieux Doge maudissant le Sénat et mourant de chagrin. Les comparses, le ténor **Marc Larcher** (Barbarigo, Fante et Servo) et la soprano **Sandrine Eyglie** (la confidente Pisana) existent malgré la fugacité de leurs apparitions. Habitué de notre scène, la basse **Wojtek Smilek**, en sombre et cruel Loredano, sans même un air, réussit le prodige d'imposer une présence maléfique en demi-teinte, sans éclat, dans la noirceur de sa grande voix.

Héros malheureux byronien traînant sa mélancolie morbide, victime expiatoire, le premier Foscari, est campé par le ténor **Giuseppe Gipali**, qui déploie une voix belle, souple, un beau legato, un sens des nuances et des éclairs de révolte dans un combat perdu d'avance : ce n'est pas « une force qui va » comme l'Hernani de Hugo, c'est une âme dont on ne voit que faiblesse et fragilité, qui coule, sombre dans une dépression

que l'on dirait romantique, qui naufrage enfin dans la folie, mourant de lui-même comme une flamme qui s'éteint. À l'inverse, vive flamme, sa femme, incarnée par la belle soprano, l'Ukrainienne **Sofia Soloviy**, remplaçant Virginia Tola, se lance avec passion et vaillance dans tous les affects et effets d'une partition terrible, des aigus arrachés à partir de graves, des vocalises cascadantes, défiant prudence au profit d'une expression superbe de l'accablement, de l'indignation, de la révolte, avec une grande vérité dramatique. La cantatrice triomphe avec justice si le personnage est vaincu par l'injustice.

On comprend que **Leo Nucci** ait voulu nous offrir ce rôle : il a trois grandes scènes impressionnantes, précédées de récits obligés dramatiques où tout son art scénique se déploie d'émouvante façon : Doge gardien inflexible des lois, père blessé par ce qu'on croit la trahison de son fils, père ulcéré par le refus obtus du Sénat de rejuger une cause douteuse, père imprécateur face au complot avéré, tout est juste, profond, avec une grande sobriété de signes, une main, un doigt, un regard, une démarche. Si l'on ne savait un âge qu'il ne dissimule pas, on le dirait jeune comme au premier jour d'une voix homogène, magistralement conduite, qui bouleverse dans la douleur et engage dans la rage auprès de lui. Habitué à la performance en grandiose seigneur tout simple, il cède en souriant à une salle en délire qui lui réclame le bis de son terrible dernier grand air.

En ce jour de deuil national, le public marseillais a fait un triomphe à la culture, à la musique : à la vie.

I due Foscari de Verdi à l'Opéra de Marseille. Le 15 novembre 2015. Opéra en 3 actes, livret de Francesco Maria Piave, d'après la pièce de Lord Byron. Version de concert.

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille

Direction musicale : Paolo Arrivabeni.

Chef de Chœur : Emmanuel Trenque.

Distribution : Lucrezia Contarini : Sofia Soloviy ; Pisana : Sandrine Eyglie ; Francesco Foscari : Leo Nucci. Jacopo Foscari : Giuseppe Gipali ; Jacopo Loredano : Wojtek Smilek. Barbarigo/ Fante/ Servo : Marc Larcher. Photo © Christian Dresse.